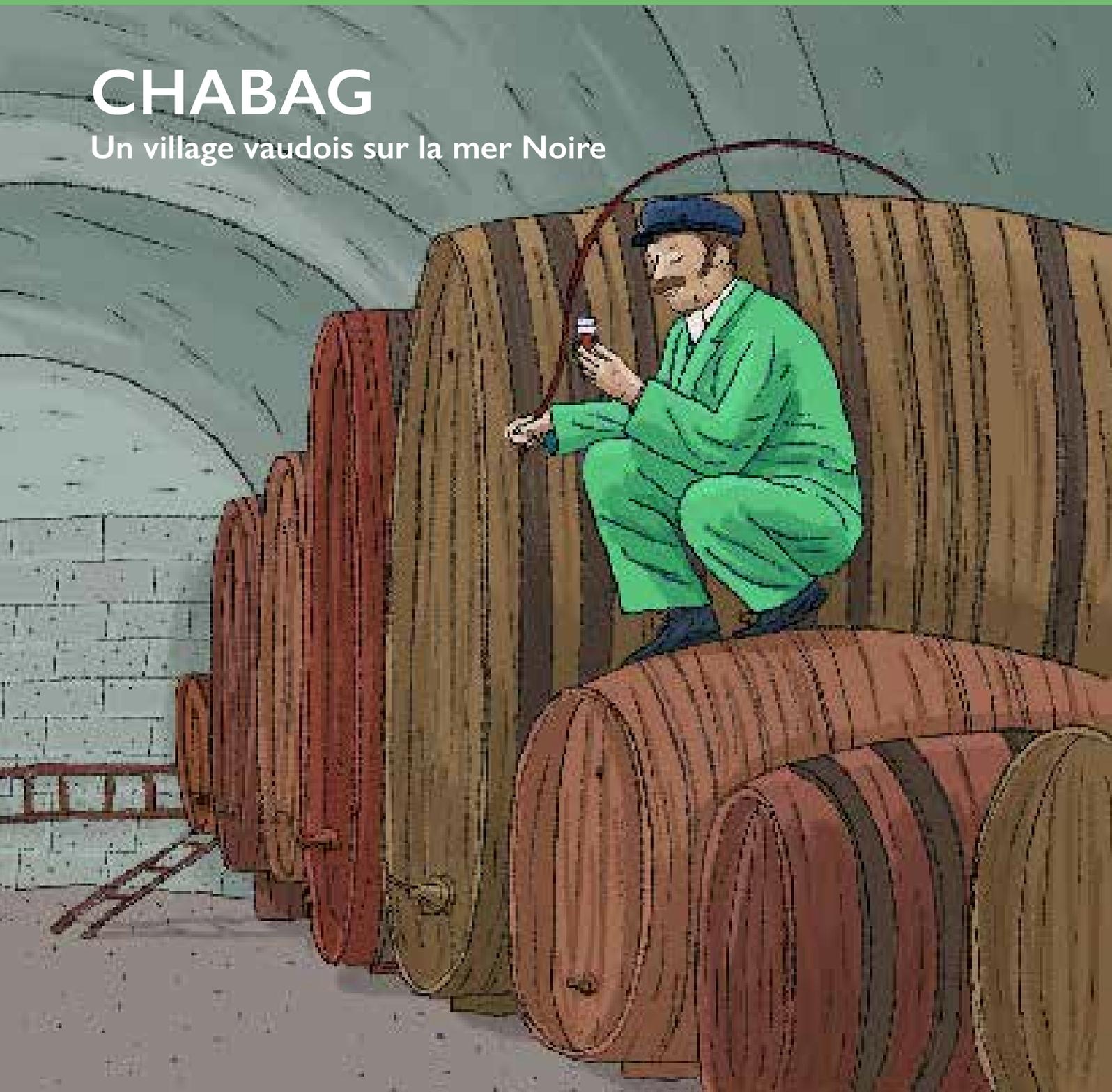


# PASSÉ SIMPLE

MENSUEL ROMAND D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

## CHABAG

Un village vaudois sur la mer Noire



ET AUSSI • À Vallorbe, passer d'un boulevard à un verrou • Des croisés « suisses » sur la Baltique • Pédagogie et architecture à Fribourg • Une distillerie lance la Willamine • Parcours d'un syndicaliste à La Chaux-de-Fonds • L'expérience corporatiste à Genève • Les riches archives de la Société des arts • Coup de fourche dans la toponymie



2 297173 400005



Un repas en plein air à Chabag dans les années 1930. *Archives de la famille Christen.*

Scène de la vie agricole, années 1930. *Archives de la famille Christen.*



# LA FIN D'UNE COMMUNAUTÉ

La colonie dure 120 ans. Les deux guerres mondiales ont raison de cet établissement florissant.



La vigne récemment replantée dans le village autrefois vaudois. Photo : Elena Simonato et Natalia Bichurina.



Étiquette de vin produit autrefois à Chabag. Bes-sarabiendeutschen Verein Stuttgart.

La commune vaudoise de la mer Noire est créée près d'un village dépeuplé, nommé Asa-abag. Ce nom turc signifie « vignes d'en-bas ». Les « vignes d'en-haut » sont celles d'Akkerman, ville voisine. Le raisin est cultivé dans ces localités depuis l'Antiquité par des populations diverses qui se côtoient ou se succèdent. La prononciation du nom transcrit Chabag a immédiatement été francisée en Chabo. En témoigne le journal de voyage du jeune vaudois François-David Noir, qui annonce en octobre 1822 l'arrivée des convois à « Shabo/Chabag ».

La colonie fait figurer sur ses armoiries l'expression latine « *Ora et labora* » (« prie et travaille »). Cette adoption de la devise de la Confrérie des Vignerons de Vevey marque la filiation avec la viticulture de la Riviera

vaudoise. Si quelques pieds de vignes sont importés du canton de Vaud, ainsi que des livres de botanique, les pratiques viticoles des Chabiennes et Chabiens se transforment au fil des années et au gré des métis-sages culturels.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la rive septentrionale de la mer Noire présente une grande diversité. Pour peupler ses nouvelles conquêtes, l'Empire russe favorise l'installation de communautés compactes de provenances diverses. Ainsi, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un village homogène et endogame suisse jouxte un village homogène et endogame grec, bul-gare, tatare et ainsi de suite. Chabag est la seule communauté calviniste de la région. Il est entouré de villages orthodoxes, luthé-



Une localité voisine de la colonie suisse, Vălcov sur une carte postale des années 1930. Archives de la famille Christen.



Une maison de Chabag aujourd'hui. Photo: Elena Simonato et Natalia Bichurina.

riens, catholiques, juifs et marginalement musulmans (la majorité des personnes de cette religion ont toutefois quitté la région au moment de son rattachement à l'Empire russe). Il constitue aussi le seul village à parler deux langues romanes, le français le patois romand. Ce terme attesté à partir du XV<sup>e</sup> siècle désigne la langue parlée en Suisse romande, mais aussi dans les zones limitrophes de France et d'Italie, que les linguistes nomment le francoprovençal.

Le français est la langue officielle dans les rapports de la communauté avec les autorités impériales, ainsi que dans Chabag même. Grâce au statut particulier de la colonie, l'administration communale possède une autonomie considérable: avec son conseil municipal et son tribunal, elle perçoit les impôts, exerce des fonctions notariales, règle les dettes de membres de sa population et constitue la première instance judiciaire. Le français est aussi la langue

pratiquée à l'école et à l'église. Mais dans la vie quotidienne, on recourt au patois. En 1846, le pasteur Bugnion témoigne: «Le patois romand... est employé à Chabag par les Suisses-français; ils se servent de ce dialecte national dans la colonie, et au dehors, en société, s'ils veulent dire quelque chose qui ne doit être compris que par eux.»

Le même Bugnion énumère les langues parlées dans la région: le russe (cette appellation inclut aussi l'ukrainien et le slavon d'église), le moldave, le grec moderne, le tatar, le turc, l'hébreu et un mélange d'hébreu et d'allemand (le pasteur désigne ainsi le yiddish), le polonais, l'allemand, l'estonien, le bulgare et l'arménien. Il ajoute à sa liste une langue qu'il décrit ainsi: «L'hindou, ou du moins l'une des langues Mongoles (sic), est parlée par les Ziganes (sic).» Il s'agit probablement du romani.

Ces peuplements compacts n'empêchent pas d'intenses contacts intercommunautaires. En 1854, Charles Tardent, fils du fondateur de la colonie, publie un livre en russe, intitulé *Viticulture et vinification (Vinogradarstvo i vinodelie)*, qui connaît un grand succès et est réédité deux fois. Tardent use de l'expression «notre pays»



L'école du village dans les années 1930 où les élèves apprenait le français. Archives de la famille Christen.



Comme à l'école, l'église était une sphère où le français était de rigueur.  
Photo: Elena Simonato et Natalia Bichurina.

## UN RUSSE PATOISANT

Durant les décennies que dure Chabag, la descendance de l'émigration vaudoise se met progressivement au russe et au moldave. Sur place, les ouvriers et domestiques russes, ukrainiens et moldaves apprennent le patois vaudois. En 1913, Henri A. Tardent raconte : « Une autre fois, je chassais le cygne et le canard sauvages au bord de la mer Noire, dans des marais salants non loin de l'embouchure du Dniestr. Il faisait très chaud; les moustiques étaient féroces: les pieds enfonçaient dans une boue gluante et tenace et l'on se frayait avec peine un chemin à travers d'épais roseaux recouverts d'une abondante rosée qui vous transperçait jusqu'aux os. Tout à coup, j'entendis non loin de moi, en excellent patois vaudois, ces mots terribles qui, en toute autre occasion m'eussent rempli d'indignation et me parurent une musique délicieuse: «*Le Diabe té raôdzai pô na tsaravoûta!*» («*Le Diable te brûlera, bandit!*») Je m'attendais naturellement à trouver un compatriote et m'apprêtais à lui souhaiter la bienvenue. Aussi quelle ne fut pas ma surprise quand je vis émerger de cet océan de roseaux la tête ébouriffée et la casquette crasseuse d'un moujik de la Petite-Russie. Nous entrâmes aussitôt en conversation – en patois vaudois – que nous parlions tous les deux couramment, et je ne tardai pas à avoir la clé d'une énigme qui m'intriguait un peu. Non loin de là, se trouve la belle colonie de vigneronnes suisses de Chabag (fondée en 1822, à l'instigation du général F.-C. de la Harpe, par le professeur J.-Louis-Vincent Tardent, de Vevey et des Ormonts). Il s'y trouvait une cinquantaine de familles suisses, la plupart vaudoises, dont quelques-unes avaient conservé non seulement le français, mais aussi le patois comme langue usuelle. Mon Russe ayant servi plusieurs années comme domestique dans une de ces familles patoisantes, s'en était assimilé la langue, l'accent et, paraît-il, aussi les énergiques explétifs. »

pour désigner l'ensemble du territoire méridional comprenant la Nouvelle Russie et la Crimée. Il peut être défini géographiquement comme se situant entre 40,5 et 50° de latitude. C'est précisément l'espace où l'on pratique la viticulture.

Selon Charles Tardent, les peuples ont leur manière propre de cultiver la vigne. Les vignes hautes, parmi lesquelles celles des deux côtés de Dniestr, sont cultivées « par les Moldaves, les descendants des Romains antiques », tandis que les vignes basses, parmi lesquelles celles d'Akkerman, « les meilleures, les plus remarquables et les plus anciennes », ont été plantées par les Grecs antiques et sont désormais travaillées par les Grecs ou les Arméniens. Tardent distingue 52 sortes de cépages en Bessarabie. À côté des noms en français, figurent les noms locaux, souvent turcs. Ainsi, le normain blanc « est connu à Akkerman sous le nom d'*haïlaze*, ce qui veut dire *pas fertile* », le Zant à vin est ce que l'on appelle à Chabag la *grainette* et que d'autres dans la région nomment le *kuch-uzum*. Certains cépages n'ont que les noms français ou turcs. D'autres portent seulement des désignations en russe, comme le *krimski*, c'est-à-dire la « vigne de Crimée ».



Les Chabiennes et les Chabiens se parlaient en patois dans la vie quotidienne. Archives de la famille Christen.

La nature et la topographie du terrain conditionnent les pratiques viticoles. Le sol est sablonneux et, contrairement à Lavaux, le terrain est plat. Cette particularité permet d'utiliser des chevaux... Cependant, les outils sont les mêmes que ceux utilisés sur les bords du Léman. Henri Rouge est un vigneron de Lavaux âgé de 93 ans, qui possède une collection d'anciens outils viticoles. Il reconnaît d'emblée tous ceux qui figurent dans les illustrations de Charles Tardent. Selon cet expert, certains étaient encore utilisés à Lavaux jusque dans les années 1960, d'autres jusque dans les années 1930, certains autres avaient été abandonnés « bien avant 1900 ».

Nombre de mots usités jadis à Chabag méritent une recherche. Des spécialistes roumains et soviétiques ont établi de longues listes entre les années 1920 et 1960. On y trouve des termes comme *sapé*, *le léché*, *la patez*,... Parfois, ces spécialistes ont conjecturé à tort des emprunts. Ainsi, selon eux, « saper » remonterait au roumain *sap* (creuser). Si l'origine de ce mot est longtemps restée hypothétique, c'est parce qu'on l'a cherchée soit en France, en raison des pratiques francophones de Chabag, soit dans les langues russe ou moldave, alors qu'elle remonte au francoprovençal. Dans les vignes vaudoises, on dit encore aujourd'hui « tsapper (couper) la vigne » en français régional, ou « *tsaplyâ/saplyâ* » en patois. Le léché (ou *lo létsi*) est un fourrage pour le bétail. Le mot existe encore dans le canton de Vaud: « c'est la poussière de blé et de betterave », explique un agriculteur vaudois. La *patez* n'est rien d'autre que la « patte d'éze », (les *ézè* étant la vaisselle en francoprovençal), encore usuel dans le canton de Vaud pour désigner un torchon de cuisine. •

Elena Simonato et Natalia Bichurina

## À LA RECHERCHE DE LA BRANTE

Les enquêtes linguistiques menées à Chabag au début des années 1960, mentionnent un ustensile au nom étrange de « *terpis* ». Il sert à porter le raisin pendant les vendanges. Selon la tradition de Chabag, il s'agirait d'une invention locale: « *Le terpis*, c'est une corbeille de bois avec des bretelles. On le porte sur le dos. En France on a des corbeilles d'osier qu'on porte aussi sur des bretelles », expliquait un Chabien aux spécialistes venus récolter les débris de la langue parlée dans la colonie.

Les dessins ne laissent pas place au doute. Le *terpis* est une brante. C'est un instrument traditionnel dans les vignes vaudoises. D'ailleurs, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Tardent l'évoque dans ses écrits sous le nom de « brante », en précisant qu'à Akkerman on l'appelle « *terpis* ».

Henri Rouge, le vigneron retraité de Lavaux, explique: « La brante, c'est un setier », soit une ancienne mesure correspondant à 40 litres. La capacité d'un *terpis* est identique à la mer Noire, mais le mot *setier* y est inconnu. Les mesures de capacité à Chabag forment un ensemble hétéroclite, qui est issu de différentes cultures. On distingue le *vedro* (du russe « seau », 12,3 litres), le *décalitre* (du roumain, 10 litres), le *tonneau* (80–100 *vedros*), le *tonnelet* (2–3 *vedros*) et le *legerfas* (emprunté aux familles alémaniques de Chabag, 500–1000 *vedros*).

Ce dossier a été réalisé dans le cadre du projet du Fonds national suisse de la recherche scientifique, *History of Swiss colonies in Crimea and Northern Black Sea coast: Linguistic and identity's approach*, 2016-2019.

Pour en savoir davantage:  
Le film d'Helen Stehli Pfister, *Goldene Traube von Schabo*, 1992